

Un grand clou. Un gros marteau. Un coup violent porté avec le gros marteau sur le grand clou. Un trou dans le mur. Voilà comment tout a commencé. Quand je songe à la cascade d'évènements qui a suivi ce simple geste, je comprends mieux le concept d'« effet papillon ». Parlons ici d'« effet marteau ». Même si c'est moins romantique, ça reflète mieux la réalité.

Tout ça parce que j'ai voulu accrocher au mur de ma chambre le dernier chef-d'œuvre de ma fille Agathe, une étonnante création d'art moderne que je classerais volontiers dans la mouvance de l'expressionnisme abstrait américain, quelque part entre Rothko et De Kooning. Je sais, leurs styles n'ont rien à voir.

Alors, partons pour De Kooning : on retrouve le même foutoir absolu sur le carton barbouillé par Agathe, des traits dans tous les sens et un bordel de couleurs posées n'importe où et n'importe comment.

La seule différence, c'est qu'Agathe a des excuses : elle a fêté ses six ans il y a quelques mois et maîtrise encore mal quelques concepts énoncés par De Kooning avant la naissance d'Agathe. Mon préféré est : « Je n'ai jamais été intéressé par la manière de faire une bonne peinture. » Ça se voit.

Je contemple avec tristesse le trou large comme une pièce de un euro que je viens de percer dans ce mur splendide, sans défaut jusqu'alors. Il ne méritait pas un tel traitement. Une fissure verticale serpente à partir de ce trou vers le haut et vers le bas, sur plus d'un mètre. J'ai failli abattre la cloison. C'est tout moi, ça. Trente-sept ans, un mètre cinquante-cinq, une force insoupçonnée et la capacité à générer à une fréquence assez régulière – disons une demi-douzaine de fois par jour – une catastrophe de tailles variables, mais conséquente.

Là, on est dans la cata de base. J'imagine que ce mur d'apparence si solide n'est en réalité qu'une cloison en carreau de plâtre posée par M. de Brière. Un promoteur avec une particule, s'il vous plaît. Cet escroc a racheté il y a cinq ans l'immense appartement qui occupait l'étage entier et l'a réhabilité pour le diviser en trois cages à lapin de luxe. Le trois-pièces que j'ai acquis alors pour une somme indécente est certes remarquablement situé, rue de l'Arbalète et quasiment au coin de la rue Mouffetard, au quatrième niveau. Le meilleur du V^e arrondissement, à quelques centaines de mètres du Jardin des plantes. Du clapier de bobos, dirait mon père, Papounet pour les intimes. Il sait avoir la dent dure quand il cherche à m'énerver.

Ça fait cher du carreau de plâtre. Je soupire en posant sur mon lit le gros marteau et le grand clou légèrement tordu. C'est le moment où Agathe déboule dans la chambre, alertée par le bruit. Elle contemple les dégâts, perplexe, puis me regarde, interrogative.

— Pourquoi tu as fait un trou dans le mur, maman ?

— Je n'ai pas fait exprès, figure-toi. Je voulais planter un clou pour accrocher ton tableau.

— C'est gentil, mais y avait pas besoin de casser le mur pour ça, tu sais !

— Je te dis que je n'ai pas fait exprès !

Je respire un grand coup pour retrouver mon calme.

— Alors, où tu vas l'accrocher, mon tableau, maintenant que le mur est tout cassé ?

— Eh bien...

J'ai une illumination. Je sors la feuille de son cadre, pioche un rouleau de scotch dans le tiroir du bureau qui complète l'ameublement de la pièce et fixe à l'arrache le chef-d'œuvre sur le mur de manière à recouvrir les dégâts

— ... eh bien, voilà ! dis-je avec un enthousiasme un peu artificiel.

— Mouuais...

Agathe fait la moue en contemplant le résultat.

— C'est pas très joli comme ça, maman. Le beau cadre, tu en fais quoi ?

— Je le range et on le garde pour la prochaine fois. D'accord ?

— D'accord. Mais tu devrais arrêter de faire de la gym le soir : tu deviens trop forte !

J'éclate de rire. Agathe a un sens de l'humour très développé pour son âge. C'est une enfant particulièrement intelligente. Voilà, je l'ai dit. Maman très fière a dit : « Ma fille, je dois bien admettre, est très, très éveillée »...

— Viens sur mes genoux !

Je m'assieds sur le lit.

— J'ai besoin d'un câlin.

Elle me saute littéralement dans les bras et, ses petites jambes battant l'air, elle enfouit son visage dans mon cou. Ses cheveux blonds et bouclés me chatouillent le nez. Elle sent bon.

— Tu es la plus formidable des mamans !

— Là, tu me permettras d'en douter, ma grande ! dis-je en rigolant. Question bricolage, j'ai des progrès à faire...

— Oui, mais tu es la meilleure cuisinière de toutes les mamans de l'école !

— À ce point-là ?

— Oui, au moins !

— Tu ne crois pas que tu exagères ?

Je me marre, attendrie.

— Pas du tout ! Tu fais si bien les coquillettes ! Et la purée ! Et les danettes !

— Tu n'as pas tort ; je ne réalisais pas. C'est vrai que je cuisine particulièrement bien les danettes. Mais attention : je m'entraîne depuis des années !

On rigole en se frottant le bout du nez. En quelques secondes, mon moral remonte en flèche. Je prends Agathe par la taille et je la pose sur le plancher.

— Allez ! On va faire couler un bain !

— Encore ? Mais j'en ai déjà pris un hier !

— Justement. Tu ne dois surtout pas perdre les bonnes habitudes. Allez, ouste !

Je claque amicalement son petit derrière pour la propulser vers la porte et je la regarde sortir en courant. Si mignonne. Ce n'est pas parce que c'est ma fille, mais elle est vraiment adorable. Une bouille craquante, avec des joues comme des pommes d'api pleines de fossettes, des grands yeux bleu porcelaine assortis à une cascade de boucles blondes... On dirait

une poupée anglaise. Tout le contraire de sa maman. Je me demande bien d'où elle tient ses gènes. Pas de mon côté. À se demander si une substitution ne s'est pas faite à la maternité.

*

Je dors du sommeil du juste (un juste bien fatigué) lorsque je sors peu à peu de l'inconscience. Dans l'obscurité profonde où baigne la chambre, j'ai besoin de plusieurs secondes pour réaliser. C'est le murmure d'une voix d'homme qui m'a réveillée.

— Et moi, je te dis qu'il faut attendre ! Cette maison est bourrée de monde pour l'instant ; inutile de prendre des risques pour rien !

Affolée, je projette mon bras vers la table de chevet et allume la petite lampe à halogène. Le cœur battant la chamade, je regarde autour de moi. La chambre est vide, pas une ombre. J'ai rêvé.

— Hors de question ! Le débat est clos !

Je n'y comprends rien. J'entends bien une voix grave, assez clairement pour comprendre les mots qu'elle prononce, mais assourdie. Par une cloison. Mais pas complètement... Je saute sur mes pieds et marche jusqu'au mur où s'affichent les errances artistiques de ma fille. Je soulève la feuille.

— Victor, je te rappelle que, jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui ai eu cette idée. Je prends donc les décisions. La discussion est terminée. Nous attendons. De toute façon, nous avons besoin d'encore au moins un ou deux repérages avant d'agir.

Un grand blanc.

— O.K. Salut. À demain.

Je reste figée deux ou trois minutes, comme un lapin pris dans les phares d'une voiture, mais je n'entends plus rien. Ou plutôt, si : la voix immédiatement identifiable d'Eminem se met à résonner derrière la cloison, scandant une histoire sordide avec son agressivité habituelle. Le son circule particulièrement bien à travers le trou que j'ai si habilement créé tout à l'heure. Je me baisse pour y jeter un œil, comme si j'espionnais mon voisin au travers du chat d'une serrure.

Rien. Le noir absolu. Soit la pièce qui se trouve de l'autre côté est plongée dans l'obscurité, soit le trou donne sur le dos d'un meuble. Une bibliothèque ? En tout cas, circulez, y a rien à voir !

À contrecœur, je me redresse et retourne me réfugier sous la couette. Cette situation est frustrante. Très ! Les suppositions se bousculent dans mon esprit. Je suis curieuse, terriblement curieuse, c'est là mon moindre défaut. Je n'y peux rien, c'est génétique. Quand j'étais petite, ma mère passait ses journées à lire des magazines de potins, naviguant entre *Paris-Match* et *Point de vue : Images du monde*. Je regrette toujours qu'elle ait quitté cette vallée de larmes avant l'explosion des *Voici !*, *Gala* et autres vecteurs d'information de la plus haute importance, car elle se serait amusée comme une petite folle.

Ma grand-mère était reliée dix heures par jour au monde extérieur par le biais du téléphone : échanges d'infos avec les copines de province. Ça coûtait une fortune à mon grand-père qui râlait comme un pou en stigmatisant « l'inconséquence de Madeleine ». Ça n'empêchait pas Madeleine de poursuivre ses chuchotements avec Gisèle et Marie-Thérèse : quoi

de neuf, docteur ? Françoise a quitté Jean-Pierre qui se tapait sa secrétaire, non sans blague dis-m'en plus, c'est passionnant, en échange je te raconterai les mésaventures de Florence, tu vas pas t'en remettre, crois-moi, je te le garantis.

Quant à mon aïeul Marcelle, la mère de Madeleine, je suis certaine qu'elle connaissait par cœur la vie des habitants de Chef-Boutonne, le petit village dont elle tenait la pharmacie. Excellent point d'observation, une pharmacie : les malades parlent en toute confiance ; il n'y a guère qu'au confessionnal qu'on se déboutonne avec plus de facilité, mais là, ce n'est pas pareil, il y a Dieu qui écoute et c'est beaucoup moins fun.

Tout ça est donc totalement hors de ma volonté et de ma responsabilité ; la génétique, on n'y peut rien. Je suis curieuse et j'assume. Ma réputation est faite depuis ma petite enfance, et j'ai passé l'essentiel de mon adolescence et de ma vie d'adulte à subir les vanes de mes amies et les moqueries de mes petits copains. Et pourtant ! Quel mal y a-t-il à se renseigner ? Non, mais c'est dingue, quoi ! On sauverait plus de vies si on s'intéressait un peu plus à ce qui se passe chez ses voisins, croyez-moi !

En attendant, le mien, de voisin, reste une inconnue dans l'équation de ma vie, si je puis me permettre l'expression. Tout en sombrant très lentement dans l'inconscience, je fais le tour de ce que je sais sur l'homme qui partage mon palier depuis quelques semaines. Ça ne va pas loin, c'est même la dèche complète. Pas eu le temps de faire connaissance : il a emménagé il y a un petit mois durant un week-end où j'étais en vadrouille en Normandie avec Delia.

Depuis, je ne l'ai croisé qu'une fois dans l'escalier. Nous n'avons visiblement pas les mêmes horaires. Un oiseau de nuit. Qui aime le rap. Plutôt beau gosse, si mes souvenirs fugaces sont bons. La quarantaine, costaud, brun méditerranéen, un sourire qui aime bien les jolies filles et des dents assez blanches pour qu'on n'ait pas de doute sur son hygiène corporelle. Un beau gars, une merveille à côté de l'immonde gros lard qui occupait l'appartement avant lui et qui enquiquinait tout l'immeuble en se faisant livrer des pizzas et des sushis à toute heure du jour et de la nuit. Je m'endors sur ces considérations d'une profondeur sidérante.

*

— Dépêche-toi, maman, on va encore être encore en retard !

— Comment ça, encore ?

— Ben oui, comme lundi, mardi, mercredi...

— O.K., Agathe, ça suffit, merci pour ces précisions.

— Te fâche pas, maman, tu peux pas être la meilleure partout ! Si t'es la meilleure pour faire plaisir aux autres, ça suffit !

Mais d'où me sort-elle cette philosophie de bazar, ces phrases toutes faites ? On dirait du Paulo Coelho ! Je soupire en enfilant mon imper. Elle n'a pas tort, la bougresse. Je suis curieuse *et* en retard. La ponctualité est la politesse des rois, à en croire un autre proverbe débile. Ça tombe bien, je revendique mon statut de roturière.

J'entraîne ma petite puce derrière moi dans l'escalier. Elle serre avec force la poignée de son cartable Hello Kitty, et ses gambettes tricotent frénétiquement le long de la rue de l'Arbalète, mais je ne ralentis pas l'allure. On est en retard, non ?

— Maman, la maîtresse, elle va me gronder !

— Mais non, chaton, tu sais bien qu'on arrive toujours à temps.

— Mais hier, tu as dû sonner pour que Marie ouvre la porte.

— Marie est très gentille. Elle sait ce que c'est qu'une maman qui travaille tout en élevant toute seule une petite insolente !

— Maman !

— Je rigole.

— Mais tu sais que Lydia, elle aime pas les repar-dataires.

— Re-*tar*-dataires.

— Change pas de sujet.

— Pas de risque, avec toi, ça ne marche jamais. Lydia est une très gentille maîtresse qui ne dira rien, j'en suis persuadée.

Mmmm... J'ai un doute, mais je le garde pour moi. Je ne suis pas certaine que la jolie Lydia, la jeune star de l'école primaire de l'Arbalète, une école publique située à moins de deux cents mètres de chez nous, soit si gentille que ça. Oh ! avec les enfants, c'est un amour, ou au moins une main de fer dans un gant de velours, mais avec les parents... Pour les papas, pas de problème, tout va très bien, on note même une nette recrudescence de fréquentation de l'école par ces messieurs depuis la rentrée, assurée par Mlle Blondinette dorée, appelée aussi

Mlle Gambettes douze mètres de long. Mais pour les mamans... Une peau de vache, je le subodore, mon détecteur de donneuse de leçon sonne à pleins tubes.

Coup de chance, Marie le cerbère n'a pas fini de fermer la porte, et nous nous glissons dans l'entrebâillement. La classe d'Agathe est au fond de la cour. Je jette un coup d'œil par la porte vitrée. Les élèves sont déjà assis derrière leurs petites tables. Discipline. Avec Lydia, on ne rigole pas avec l'ordre et le respect des règles. Elle m'aperçoit et vient ouvrir la porte.

— Agathe, assieds-toi, on va commencer la leçon de mathématiques.

Elle lance un regard laser qui balaye ma silhouette. Pas sûr qu'elle apprécie mes rondeurs. Elle est d'une finesse onirique, si je peux utiliser cet adjectif dans ce contexte.

— Madame Calezi, puis-je m'entretenir un instant avec vous ?

Je lui répondrais bien que non, je ne peux pas, j'ai douze mille choses plus importantes à faire que de discuter le bout de gras avec une jeune et jolie donneuse de leçons, mais, bon, je me retiens, je garde à l'esprit la remarque faite par Delia lors de notre dernier dîner : « Alice, il faut vraiment que tu arrêtes de dire aux gens tout ce que tu penses ! Tu verras comme ta vie va se simplifier, ma belle ! » Delia est une vraie tapée du ciboulot, mais il sort parfois, du pancake spongieux qui lui sert de cerveau, une poignée de remarques frappées au coin du bon sens. Le résultat de quelques courts-circuits neuronaux ou le fruit du hasard ? Je ne suis pas encore fixée sur la réponse... Lydia me dévisage avec sévérité :

— Madame Calezi ! J'ai de gros problèmes avec Agathe, ça ne peut plus durer !

— Elle n'a pas fait de mal à ses petits camarades, j'espère ? dis-je en soupirant. Si c'est ça, ne vous inquiétez pas. Il lui arrive de me frapper, mais le pédopsychiatre m'a rassurée : ce sont en fait des gestes d'amour ; il suffit de décrypter !

— Madame Calezi !

La belle enseignante affiche un air scandalisé. J'aurais mieux fait de me taire. Mon humour passe parfois bien au-dessus de la tête de mes interlocuteurs. Surtout lorsqu'ils sont salariés de la fonction publique.

— Je plaisantais. Dites-moi tout.

— C'est une catastrophe ! Agathe sait lire !

— Je suis au courant, figurez-vous. C'est merveilleux, n'est-ce pas ?

— Mais nous sommes début octobre, je n'ai pas encore abordé tous les fondamentaux et...

— ... et ?

— ... elle n'écoute pas mes leçons, elle se contente de déchiffrer le livre de lecture tandis que j'explique à ses petits camarades... Vous lui avez appris à lire, n'est-ce pas ?

— Bonne déduction. Nous avons effectivement pris un peu d'avance cet été pour bien nous préparer...

— *B.A.-BA* ?

— *La pipe à papa*. Méthode Boscher. Du solide, approuvé par cinq générations !

— Une catastrophe !

— Pardon ?

Je ne comprends rien à son histoire et je regarde ma montre : je vais être en retard au boulot.